

de Tunis. Du côté du Maroc il avait fallu recourir au canon pour atteindre ce but. Du côté tunisien où la population est moins fanatique et moins guerrière, on avait procédé différemment. On s'était acquis l'amitié du bey, en lui assurant le maintien de son pouvoir contre les revendications de suzeraineté de la Porte. Mais tous les ans le sultan faisait mine d'équiper à Constantinople une force navale destinée à aller à Tunis exercer cette suzeraineté, en renversant le bey, et tous les ans notre escadre se rendait à Tunis pour couvrir ce prince de notre protection et restait là à se morfondre tant que les ministres tures, les diplomates hostiles à notre influence, les journalistes vendus au divan, s'amusaient à agiter l'épouvantail de la sortie du Capitan-Pacha. A force de se répéter chaque année cette fausse sortie de la flotte turque, cet envoi précipité de notre escadre à Tunis et son immobilisation dans ses eaux devenait une comédie, dans laquelle le rôle ridicule était pour nous. Aussi lorsque je pris le commandement de l'escadre avec perspective de la voir encore condamnée à cette pantalonnade, je ne pus m'empêcher de faire à ce sujet quelques représentations à M. Guizot, esprit large et résolu, aussi soigneux de la dignité de son pays que de la sienne. Justement cette année 1846 le bey de Tunis avait à se plaindre d'intrigues, d'agitations soulevées sur sa frontière orientale, par le pacha turc, gouverneur de la Tripolitaine.

« Au lieu de laisser l'escadre croquer le marmot à Tunis, dis-je à M. Guizot, envoyez-la à Tripoli où

sa présence sera une surprise, car les escadres des nations étrangères n'y vont jamais. Je ferai une visite au pacha et lui tiendrai un ferme langage. Les rôles seront renversés et nous serons débarrassés, je le crois des taquineries diplomatico-turques à l'endroit de Tunis. »

M. Guizot approuva le raisonnement ; j'eus l'ordre secret d'aller à Tripoli et à la joie de toute l'escadre nous quittâmes Tunis. Bien avant d'apercevoir la côte tripolitaine, on la devine aux reflets d'un rouge sinistre dont elle colore le ciel. Bientôt quelques bouquets de dattiers sortent de l'eau, et enfin apparaît une langue sablonneuse, horrible, dont l'uniformité rectiligne n'est interrompue que par l'amas de maisons blanches, à terrasses, les minarets et les fortifications de la ville de Tripoli. Quelques récifs forment un port, peu sûr pour de petits navires, remarquable par la transparence de ses eaux. A huit ou dix mètres de profondeur, on peut suivre dans ses plus minimes détails toute la vie sous-marine. Nos vaisseaux, vu leur grand tirant d'eau, durent mouiller en pleine mer en face de la ville et y furent secoués par la houle d'une espèce de coup de vent du Nord dont le souffle ne parvint pas jusqu'à eux. Notre arrivée, rapide, imprévue et totalement inusitée, causa une certaine sensation dans les consulats comme au château du pacha, et nous vîmes accourir à bord une foule de personnages porteurs de compliments, mais surtout très anxieux de connaître le but de la visite de toute une escadre. L'envoyé du pacha

se présenta avec le flot de paroles mielleuses de la politesse orientale, escorté de la *diffa* classique. Il n'apportait pas six mille douzaines d'œufs comme à Tunis ; je crois qu'on aurait eu de la peine à les trouver dans ce pays déshérité, mais un contingent respectable de poules caquetant et de moutons en proie au mal de mer. Nous acceptâmes ces bêtes, premier témoignage de nos intentions pacifiques, qui lui causa une évidente satisfaction et je lui fis dire que je serais



demandeur une entrevue à son maître par notre consul.

Sitôt cette entrevue convenue, je m'y rendis accompagné de nombreux officiers. Les rues par lesquelles nous dûmes passer étaient sales, étroites, misérables et ne donnaient pas l'idée d'une ville enrichie par le commerce du Fezzan et de l'Afrique centrale dont Tripoli est l'entrepôt. Ces rues étaient,

sur notre passage, encombrées de curieux et principalement des trois mille oisifs composant la garnison, en grande majorité des Arnauts d'Albanie, hommes superbes, aux yeux bleus et longues moustaches

blondes, portant la fustanelle et le pittoresque costume palikare. Je ne dirai pas que les regards qu'ils lançaient sur nous fussent bienveillants, mais leur attitude fut parfaitement convenable. Nous grimâmes au château du pacha, au *Konak*, par de nombreux escaliers et on nous introduisit dans une salle presque à jour, avec de grandes fenêtres ayant vue sur la mer et laissant entrer une brise rafraîchissante. Le pacha me fit asseoir auprès de lui sur un large divan et après les compliments classiques, les pipes, le café, les confitures furent apportés cérémonieusement par de nombreux serviteurs. Ces préliminaires accomplis, je dis au drogman de prier le pacha de bien faire attention aux paroles que j'allais lui adresser. Il se fit alors un grand silence, tous nos officiers qui remplissaient une moitié de la salle et tous les officiers ou secrétaires turcs qui remplissaient l'autre tendant l'oreille. Mon discours fut court.

« Nous venions saluer à Tripoli le représentant du sultan avec qui nous étions en amitié séculaire. Mais pour que cette amitié ne fût pas troublée, il était *essentiel* qu'aucun acte d'hostilité directe ou indirecte, par terre ou par mer, ne fût commis contre le bey de Tunis, également notre ami, *essentiel* que des deux côtés rien ne vint compromettre les rapports de bon voisinage. Nous en avons fait la recommandation à Tunis et nous venions également la faire à Tripoli. Notre visite, *toute amicale*, était la preuve du prix que nous attachions au maintien des bons

rapports entre les deux régences et, par suite, entre la France et le gouvernement du sultan. »

C'était tout.

Quand j'eus fini, le pacha dont le visage avait, bien entendu, conservé pendant mon discours l'impénétrabilité la plus orientale, me fit un salut avec la main sur la poitrine en me regardant fixement. Il avait compris et je crus saisir dans son regard un éclair de soulagement. Peut-être sa conscience lui avait-elle fait craindre pire. Il envoya un bâtiment à Malte, porteur de plis pour Constantinople. De même je rendis compte à M. Guizot et avisai notre ambassadeur près de la Porte, M. de Bourqueney, mais notre rôle de sentinelle à Tunis n'eut plus à se renouveler.

Je repris immédiatement la mer avec l'escadre. L'ennui de cette visite tripolitaine fut la quarantaine dont elle nous frappait à notre retour sur les côtes civilisées. Pour utiliser cette séquestration obligatoire, je demandai au gouverneur de Malte de me donner des garde-santé et, sous leur surveillance, de me compter comme temps de quarantaine les dix jours que je passerais en croisière en vue de l'île, arrangement auquel le bon vouloir et l'esprit pratique des autorités anglaises se prêta sans hésiter. Ces dix jours s'écoulèrent en exercices et en manœuvres de tous genres, puis l'escadre alla se distraire sur les côtes de Sicile, de Naples. Des relâches charmantes furent faites à Syracuse, Augusta, Messine, puis à Naples. Je profitai de ces relâches pour satisfaire ma passion des montagnes, en faisant

l'ascension de l'Etna, ascension dont Alexandre Dumas a fait une description à laquelle je renvoie le lecteur.

Arrivés la nuit au sommet, nous vîmes d'abord à nos pieds l'immense cratère, de plusieurs kilomètres de tour et tout feu et fumée d'où s'élevaient de gigantesques monolithes de pierres noires, vertes, rouges, jaunes, de toutes couleurs. Puis le soleil levant nous éclaira en laissant autour de nous l'horizon dans la nuit, et quand enfin sa lumière se fut répandue partout, excepté sur l'ombre géante de la montagne, nous vîmes la Sicile et la Calabre à nos pieds, comme une immense carte, entourée de tous côtés par la mer bleue : un spectacle d'une grandeur saisissante ! Nous descendîmes rapidement, en faisant des enjambées de dix mètres, par le talus croûlant de *pouzzolanes* du Val de Bove, à Giarre où un des vapeurs de l'escadre devait nous reprendre et où, en l'attendant, nous primes un délicieux bain de mer. Nous allâmes au-devant du bateau à la nage et je m'amusai de l'étonnement de son commandant, perché sur sa passerelle, en entendant sortir de la mer une voix impérative qui lui était bien connue, le hélant et lui ordonnant de stopper. L'escadre se trouva à Messine le 15 août, jour de la *Barra*, fête en l'honneur à la fois de l'Assomption de la Vierge et de l'entrée à Messine du comte Roger, après sa victoire sur les Sarrasins. Comme coup d'œil et couleur locale, cette fête, qui ne le cède qu'à celle de Sainte-Rosalie à Palerme, fut des plus intéressantes.

Mais un détail me fit horreur, la vue d'un char immense, traîné à bras par une foule ivre d'enthousiasme, char couvert du haut en bas de saints, de vierges et d'anges représentés par des jeunes gens des deux sexes, le tout surmonté, à une grande hauteur, d'un immense soleil à rayons dorés. Jusque-là rien à reprocher, mais quand le char était en mouvement, un mécanisme ingénieux faisait tourner le grand soleil et au bout de chacun de ses rayons, de barbares parents avaient suspendu, à l'aide d'espèces de ceintures de pompiers, de malheureux marmots costumés en chérubins et couronnés de roses. On devine quel supplice pour ces pauvres petits êtres, ainsi suspendus par le ventre, exposés à un soleil ardent, avec toutes les secousses que le fonctionnement cahoteur de l'appareil leur imprimait. Quand l'abominable machine passa devant ma fenêtre, au milieu des chants, de la musique, des acclamations, la plupart de ces pauvres enfants pendaient sans connaissance au bout des rayons du soleil qui tournait avec de violentes secousses. C'était hideux, mais nous étions seuls à nous en apercevoir et à nous en indigner.

A Naples je reçus l'ordre d'aller à Rome, complimenter au nom de la France le nouveau pape Pie IX, dont l'élection venait d'avoir lieu. Je me mis en route immédiatement par Civita-Vecchia et arrivai à Rome, au palais de l'Ambassade, la nuit. Au jour, un grand bruit me fit ouvrir précipitamment ma fenêtre, désireux d'avoir l'explication de ce vacarme

et de jeter un premier coup d'œil sur la Ville éternelle où je n'étais jamais venu. Il pleuvait et aux fenêtres de toutes les maisons, comme à celles d'une caserne en face, habitants et soldats criaient tous à tue-tête : « *Acqua ! Acqua ! Acqua !* » comme si tous les cacatoès d'Australie se fussent abattus sur la cité papale. Il paraît que la pluie s'était longtemps fait attendre. Mais cette première impression romaine ne fut pas très émouvante. Du reste je n'eus guère l'occasion d'en recevoir d'autres. Pour bien marquer que je venais à Rome uniquement pour le pape, j'y restai seulement deux jours. Hors le pape je n'y vis donc rien, ou je passai tellement au galop devant tout ce qu'on me montra que cela revenait au même. J'appartins complètement pendant ces quarante-huit heures à notre ambassade et je ne pouvais être en meilleures mains. Nous avions alors des représentants dignes de ce nom, de vrais diplomates. L'ambassadeur était M. Rossi, mon ancien professeur, une âme généreuse et un grand esprit destiné à être bientôt victime d'un des crimes les plus lâches de la gent révolutionnaire. Le secrétaire d'ambassade était le duc de Broglie actuel. Ce fut par eux que je fus conduit près du pape. Très ignorant du cérémonial à observer, je demandai à M. Rossi comment je devais appeler le pape. « *Très chaint-Père, ou cha Chainteté,* » me répondit-il avec un accent que je n'eus garde d'employer. Après avoir passé devant les charmants gardes-suisse, en costume du xvi^e siècle l'officier en cuirasse et casque de ligueur, — puis

devant les gardes-nobles et un immense état-major ecclésiastique en violet, je m'inclinai profondément devant le Saint-Père et baisai son anneau en grande émotion. Relevant les yeux, je vis un beau vieillard, de taille élevée, à physionomie très douce et tout vêtu de blanc, à qui je délivrai le message dont j'étais chargé. J'eus en cet instant la vision d'un beau rêve que M. Rossi chercha à réaliser plus tard. Ce rêve était l'alliance intime de la France avec une confédération de tous les États italiens, déjà nos alliés, soit par relations de familles souveraines, soit par communauté d'intérêts de toutes sortes, sous le protectorat du pape, à la fois notre ami dévoué et chef de la catholicité dans le monde entier. Mais ce beau rêve ne devait pas se réaliser : son patriotique promoteur, M. Rossi, fut assassiné, et toutes les passions révolutionnaires, anti-religieuses, anti-françaises se coalisèrent pour le faire échouer. A sa place nous avons l'Unité italienne et le pape détrôné!!!

Après une agréable soirée à l'ambassade en compagnie du cardinal Gizzi, de monseigneur de Falloux, des princes et princesses Massimo et d'une très aimable jeune femme, la princesse Rospigliosi, sœur d'un aspirant de marine attaché à mon état-major, Champagny, plus tard duc de Cadore, je retournai à Naples par les Marais Pontins et Terracine où tous les refrains du *Fra-Diavolo* d'Auber me revinrent sur les lèvres.

L'escadre resta dans les eaux de Naples jusqu'à la fête de Pie di Grotta, à l'occasion de laquelle le roi

passa une grande revue où il m'emmena, revue bruyante, animée, passée dans la rue de Tolède, cette grande artère de la ville, à échappées pittoresques sur le Vésuve. Il y avait là une garde nationale de récente et fâcheuse création, puis l'armée, mais il y avait surtout quatre régiments suisses avec leur artillerie, formant une magnifique division en uniformes rouges. Tant que cette division sera là, me disais-je, pas de révolutions à craindre, mais précisément parce que sa vaillante fidélité promettait aux entrepreneurs de séditions une réception peu de leur goût, les prudents condottieri modernes agitant leur plume de guerre, réclamaient déjà à grands cris son licenciement. J'eus le cœur serré de voir l'accueil glacial fait à ces braves régiments lors du défilé, et je ne pus me défendre de sombres pressentiments. Cette ancre de salut de la monarchie napolitaine ne tarda pas à être brisée par une de ces capitulations devant l'émeute si fréquentes de nos jours, capitulations désastreuses, dont le funeste et démoralisant exemple mène droit aux capitulations bien autrement lamentables hélas ! les capitulations devant l'ennemi.

Au moment où j'accompagnais le roi à cette revue, ce n'étaient pas seulement ses régiments suisses qui se trouvaient en butte aux attaques des agitateurs, mais sa personne, son gouvernement ; une sorte de conspiration générale s'organisait contre eux. Fomentée principalement par des agents étrangers, diplomatiques même, abusant ouvertement de l'impunité que leur assurait leurs fonctions, elle se propageait

par le fléau des sociétés secrètes, fléau endémique chez les Italiens. Contre ce courant révolutionnaire, roi et gouvernement se défendaient comme ils pouvaient et faisaient bien, dans l'intérêt général, toute révolution n'engendrant que des ruines. Mais à côté des aventuriers ne reculant devant aucun crime, prêchant le pillage et l'assassinat, se trouvaient des napolitains honorables, éclairés, voulant la réforme des abus (et Dieu sait s'il y en avait !) et l'amélioration progressive des conditions morales et matérielles de l'existence. Malheureusement c'était surtout contre ces hommes coupables du seul délit d'opinion, que s'acharnaient de préférence les brutalités et j'ajoute les horreurs de la répression. Les prisons où on les enfermait étaient à cette époque de véritables bouges et je crains bien qu'elles ne le soient encore aujourd'hui dans toute l'Italie ; que le bagne actuel de Pescara, par exemple, ne le cède en rien, en fait d'abominations, à ce qu'était, il y a quarante ans le bagne de Nisida. Quand les peuples longtemps arriérés veulent faire tout à coup un nettoyage, en imitation de nations plus avancées, ils ne s'occupent guère que de nettoyer la façade, laissant subsister derrière elle les immondices cachées, dont ils ont l'habitude. Si je mentionne ici ces affreuses prisons, c'est que pendant le séjour de l'escadre je me rendis coupable de leur arracher deux hommes distingués, très recherchés par la police pour ce délit d'opinion dont je parlais plus haut. M. Luttheroth, secrétaire de l'ambassade, alla les chercher la

nuit dans leur cachette et je les fis embarquer de suite sur un de mes navires qui se rendait à Tunis. J'ai oublié leurs noms. Ce n'est pas du reste le seul sauvetage fait par nous et par pure humanité dans le personnel politique italien. Bien après la circonstance dont je parle, un officier piémontais qui avait fait une brillante carrière dans notre armée d'Afrique à côté de mes frères, demanda à Aumale de le mettre en rapport avec ma mère. Il la conjura, en sa qualité de femme et de napolitaine, de sauver de la potence un prisonnier gravement compromis, son parent ou son ami (je ne me rappelle plus lequel des deux) et, sur ses instances, ma mère écrivit au roi Ferdinand une lettre des plus pressantes. Le roi, qui avait conservé pour sa tante la plus respectueuse et la plus tendre affection, heureux aussi, je n'en doute pas, car il était bon, d'avoir l'occasion de faire passer l'indulgence avant la raison d'Etat, accorda à ma mère la grâce demandée. L'homme ainsi épargné s'appelait Nicotera.

Ceci posé, comme on dit en mathématiques, je me retrouve avec l'escadre à la Spezzia, une baie magnifique, dont nous étions alors seuls à faire usage, mais où, depuis, les Italiens ont fondé un grand arsenal. Baie très sûre, très favorable aux exercices. Je lui reproche cependant un inconvénient : je n'y ai jamais mené nos vaisseaux sans qu'une épidémie de rhumes, d'influenza, atteignant trois ou quatre cents hommes par navire, n'ait sévi sur nos équipages, épidémies dues, selon moi, à l'élévation des

montagnes boisées qui abritent la baie du côté de l'ouest et aux transitions subites du soleil dans toute sa chaleur à une ombre très fraîche. La vue de nos vaisseaux attira quelques touristes et je vis paraître un matin à bord de mon vaisseau une société composée entre autres du marquis de Boissy, un spirituel et remuant pair de France, marié à la comtesse Giuccioli, de byronienne mémoire, et du marquis Oldoini qu'accompagnait une ravissante jeune personne, sa fille, devenue plus tard la superbe comtesse de Castiglione. M. de Boissy voulut me parler politique et me répéter la fameuse phrase : « Soyez forts ! » Mais quand on abordait avec moi les questions de politique intérieure où je n'avais aucun rôle, ma surdité partielle devenait complète.

De nouvelles croisières, de nouvelles manœuvres navales conduisirent l'escadre à Alger où elle se trouva en juin 1847, au moment où le maréchal Bugeaud quittait le gouvernement général de la colonie. A son départ nous lui rendîmes les honneurs vice-royaux et je vois encore sa tête blanche et énergique, lorsque debout et découvert sur la passerelle du bâtiment qui l'emportait, il traversa lentement les lignes des vaisseaux, au bruit du canon, des tambours, des musiques jouant la *Marseillaise* et des acclamations des équipages. Il quittait avec tristesse et pour toujours cette terre d'Algérie qu'il avait tant contribué à faire française ; mais l'horizon s'assombrissait en Europe, des événements graves

s'y préparaient sans aucun doute, et si la guerre sortait de ces événements, la France aurait trouvé, dans l'homme que nous saluâmes, un général que tous, sans exception, auraient suivi avec le même dévouement et la même confiance profonde. Pour nous, Français, cette confiance dans le chef, qui enhardit tout le monde et supprime les hésitations, est la moitié du succès. Non seulement Bugeaud la possédait entière, mais elle était également acquise à ses lieutenants. Pendant quinze ans de combats, d'expéditions partielles où ils avaient tous à tour de rôle exercé des commandements isolés, ils avaient donné, au soldat comme à l'officier, la mesure de leur valeur, de leur intelligence, de la manière dont ils porteraient le poids de la responsabilité non partagée, la grande épreuve du chef ! C'était immense ! A-t-on tiré tout le parti qu'on pouvait de cet ensemble d'hommes de guerre, ainsi sacrés d'avance par l'opinion militaire, et la funeste politique n'en a-t-elle pas éparpillé le faisceau ?

Je profitai du séjour de l'escadre à Alger pour faire une excursion à Boghar à la frontière du désert, et l'excursion fut aussi amusante qu'intéressante. Ma première étape fut Blidah où je fis une entrée originale, entouré des autorités venues au-devant de moi, au monument du sergent Blandan. Je n'avais pas fait cent pas au milieu de ces messieurs que la plus franche cordialité s'établissait entre nous. A ma droite le colonel Claparède, commandant supérieur, que je voyais pour la première fois, me de-

mandait si j'avais jamais eu la *bétise* d'être amoureux ; à ma gauche, le colonel Bâville, des chasseurs d'Afrique, dont le visage était également nouveau pour moi, s'informait si je ne trouvais pas comme lui que le climat d'Afrique portait fortement à la génération, pendant que Bourbaki, chef du bureau arabe, le fusil à la main, faisait furieusement la fantasia devant nous, à la tête du goum des Hadjoutes. A Médéah, où je me rendis par le col de Mouzaïa, afin de visiter ces lieux témoins de tant de combats où souvent les miens avaient pris une part glorieuse, nouvelle réception, nouvelle fantasia, mais cette fois faite à pied par les Coulouglis et les Beni-Mzab, en grands chapeaux garnis de plumes d'autruche et imitation grotesque de cette fantasia par des miliciens colons, ivres, qui viennent me tirer des coups de pistolet dans la figure et me criblent le visage de grains de poudre. Le général Marey, qui commandait à Médéah, était propriétaire du vin de la Romagne en Bourgogne et il nous en fit boire au dîner qu'il nous donna, ce qui ajouta à la cordialité universelle. Eh oui ! un verre de bon vin de France, bu loin de la patrie et de ses discordes, entre camarades toujours prêts à se faire tuer pour elle, est un bon souvenir !

Boghar, laid, brûlant, serait un lieu inhabitable, n'étaient les eaux du Chélif qui l'arrosent. Les nécessités de la conquête en avaient fait un poste de ravitaillement de nos colonnes et on venait d'y faire l'essai d'approvisionnements d'un nouveau genre,

qualifiés de *rations maigres*. Ces rations se composaient de biscuit et de morue sèche, qui, faute d'être distribuées dans les délais prévus, commençaient à se détériorer. Pour éviter une perte financière, on s'était empressé d'envoyer à Boghar une garnison assez considérable, chargée de la mission peu agréable de consommer ces vivres. Sous la direction énergique du chef qui la commandait, M. de Monet, depuis général et amputé des deux bras en Crimée, le moral était bon, mais l'état sanitaire détestable. Aussi, quand je reçus les officiers, un capitaine du génie se fit-il, avec l'assentiment tacite de son chef, l'interprète de tous pour me demander d'élever la voix, afin de mettre un terme à des souffrances cruelles. « A l'insalubrité locale, me dit-on, s'ajoute l'empoisonnement. On nous a envoyés ici uniquement pour manger du biscuit avarié et de la morue gâtée. Le soldat n'a pas d'autre nourriture et le pays ne produisant rien, il est impossible d'y apporter la moindre variété. Aussi tout le monde est-il plus ou moins malade et si cet état de choses se prolonge, nous y mourrons tous. » On m'avait attaché comme aide de camp dans ma tournée, un officier distingué, M. de Ciskey, qui sur mes instances prit en mains la cause de ces braves gens et se chargea de mettre leurs plaintes sous les yeux du gouverneur général.

J'eus à ce même Boghar un spectacle moins triste : celui d'une nouvelle et colossale fantasia faite par des milliers d'Arabes accourus de tous côtés. Elle était dans son plein, lorsqu'on vit arriver une tribu

et la plus pittoresque de toutes, la tribu des Ouled-Nails, qui avait fait trente lieues, pour venir rendre hommage, en ma personne, au *filz du Sultan*. La tribu avait amené quinze cents cavaliers et leurs femmes, portées sur une centaine de chameaux, dans ces espèces de palanquins couverts d'étoffes éclatantes qu'on appelle des atatchs. A leur arrivée, la fantasia devint furibonde; les cavaliers du Sud, en élégants costumes, y déployaient toute leur adresse et quand l'un d'eux avait accompli quelque brillant tour de force, de tous les palanquins, comme des tribunes d'un cirque, partaient les you-you assourdissants des femmes.

Comme fond de tableau à cette scène éminemment pittoresque, je voyais, sous un soleil ardent, un horizon immense, borné par les montagnes de Bou-Cada et de Taguin, où mon frère Aumale prit la smalah. A mon retour de Boghar, je visitai les ateliers militaires de la gorge de la Chiffa, où le 33^e de ligne construisait dans des conditions difficiles et dangereuses une route monumentale, et je rapportai de ma course africaine de nouveaux sentiments d'admiration et de respect pour nos soldats, aussi patients devant la misère, aussi rudes travailleurs sur des ateliers périlleux que braves au combat.

Après son séjour d'Alger, l'escadre reprit le cours de sa croisière. Nous fimes beaucoup de mer, bien plus qu'on n'en peut faire aujourd'hui où la moindre navigation coûte des sommes considérables de combustible. Un soir, l'escadre jeta l'ancre dans une baie

de l'île de Sardaigne où jamais, au grand jamais, on ne mouillait, mais qui, en belle saison et pour une nuit, offrait un lieu de repos agréable. J'autorisai, après diner, les état-majors à aller à terre. Ils trouvèrent le rivage désert, les quelques maisons qu'ils aperçurent barricadées, mais si la population humaine faisait défaut, le gibier abondait dans une proportion incroyable; on marchait sur les lièvres. Enfin on joignit un habitant, puis d'autres et les bonnes relations s'établirent. La population avait fui devant nous, nous prenant (je ne plaisante pas) pour les Barbaresques venant faire une razzia d'esclaves. Les informations arrivent lentement dans ces parages. Cagliari, Palerme, Livourne, Spezzia, Gênes, furent successivement visitées, puis l'escadre rentra à Toulon pour hiverner.

Sauf ces mois d'hiver, j'avais terminé mes deux ans de commandement. Je devais être remplacé au printemps. Très fatigué et assez souffrant, je demandai à être relevé de mes fonctions et le 26 novembre, je remis le commandement de l'escadre à l'amiral Tréhouard, qui venait de commander une de ses divisions sous mes ordres. Un brave Breton que ce Tréhouard, ayant dans sa carrière un superbe fait d'armes, le combat d'Obligado dans la Plata, où il commandait la partie française d'une escadrille anglo-française, chargée de forcer le passage du fleuve, défendu par un barrage et de nombreuses batteries. La petite flottille rencontra une résistance énergique et tenace. Plusieurs de ses navires furent mis hors de